

JEANNE CHAMPEL GRENIER

Le Chemin de Casaluz

En terre de Camargue



ÉDITIONS CCCM

2014

illustration de couverture : aquarelle réalisée par l'auteur

JEANNE CHAMPEL GRENIER

Le Chemin de Casaluz

En terre de Camargue

ÉDITIONS CCCM

*« En vérité la vie est généreuse
pour celui qui vit sa légende personnelle. »*

Paulo Coelho

Rêve

Un rêve nocturne puissant et si précis qu'il pouvait le raconter dans les moindres détails avait pris possession de son esprit et le maintenait éveillé.

Etait-ce un signe, une prophétie, ou simplement un appel intérieur, il ne pouvait le dire. C'était une voix de conteur antique qui lui parlait sans détour de la destinée d'un homme d'un autre temps et il comprenait que c'était de lui dont il était question.

« Voici l'histoire de Janus d'Eleusis marqué au feu du fer d'aurile, disait la voix ; or, il arriva, dans la deuxième année d'Hestia, au huitième mois de Pindare, le cinquième jour, que Janus d'Eleusis, « Celui par qui le jour devint le jour », se rendit en un lieu que lui dictaient ses pas. Il marchait sur le sable allégé par le vent, nulle trace devant, nulle trace après lui. Il avançait, seul survivant en ces lieux dévastés. Seul mais confiant ; sans raison apparente, il gardait la direction du levant. Il n'était qu'énergie tendue vers un but dont il percevait, à la manière d'un corps animal, la fulgurante attraction plus forte et plus impérieuse que l'instinct de survie. Quelle était cette force qui le tirait ainsi ?

Il avait sur la poitrine, bien visible en son centre, une cicatrice étrange, un emblème marqué au feu du fer d'aurile ; c'était comme un message, une identité que nul n'avait pu jusque-là déchiffrer. Il avait revêtu des habits de rebut délavés par les pluies et décolorés par le soleil. C'était ce non choix, ces non couleurs, ces tissus sans origine lisible qui le faisaient apparaître comme surgi de nulle part ou d'un coin de terre ignorée. Sur un pan de sa tunique, des coulures de rouille et des rivets de cordage pouvaient aussi rappeler la voile d'un bateau échoué en un port oublié. Autour du front, pour barrer la sueur qui lui brouillait la vue, il avait attaché un lambeau de tissu épais qui lui donnait l'air d'un grand blessé de guerre et celui d'un bédouin à la recherche d'un troupeau perdu.

Il marcha quarante jours et quarante nuits. Lorsqu'il s'arrêtait pour dormir, il rêvait qu'il avançait toujours. Ses muscles se rappelaient à lui de façon plus aigüe au moment du repos. Il arriva au bord d'une étendue d'eau vive, animée d'un courant très fort qui paraissait changer de sens, tourner en rond, créant des tourbillons de marmites de géant projetant de lourdes vagues contre les bords ; c'était une mer intérieure agitée de vents et de marées contraires. Il lui sembla même, par instants, que les eaux se fractionnaient en crêtes régulières étranges, une succession de gigantesques écailles dorsales.

Il attendit trois jours et trois nuits, espérant une accalmie. Il décida de longer la berge qui se dérobaît sous ses pas. Les eaux en furie venaient creuser et soulever les limons anciens. Des vagues jaillissaient en gerbes puissantes de toute part. C'était une tempête effroyable, une sorte de cyclone dont l'œil s'était arrêté juste au-dessus de lui.

Soudain une lame s'éleva et le projeta contre les arbres de la rive où il perdit connaissance. Alors, les eaux se retirèrent avec leur immense tapis d'écume et le calme se fit.

Quand il s'éveilla, il lui sembla être de plomb. Il avait dans la bouche un goût à la fois amer et acide qui lui soulevait le cœur ; il fut pris de vomissements successifs épuisants, irrépressibles. Il perdait connaissance et revenait à la vie par intermittence, sans avoir le temps de réaliser où il était.

Et puis enfin, la vie reprit le dessus. Il ouvrit les yeux et découvrit qu'il était prisonnier de branchages flottés, amoncelés, mêlés de lianes en putréfaction visqueuses, malodorantes.

À cet endroit l'eau léchait le fond vaseux. Le soleil au zénith transforma vite le coin en marigot chaud et gluant. Alors il entreprit de se dégager du piège où il avait échoué et se frictionna les membres avec du sable pour détacher les sangsues qui achevaient de l'affaiblir. Puis il parvint à se mettre debout en s'aidant d'un

arbre proche. Saisi de vertiges et de tremblements, adossé à ce tronc, il mesura le désastre qui avait failli l'engloutir.

Au milieu d'un enchevêtrement de troncs fracassés avec des pans de terre rouge accrochés aux racines tournées vers le ciel, les eaux du lac à cinquante pas de lui, par endroits encore noires et boueuses, redevenaient peu à peu calmes et claires comme le ciel.

Son cœur, malgré tous ses muscles ébranlés, se gonfla de gratitude envers la paix nouvelle qui se dégageait du lieu transfiguré par cette trêve inespérée. Chancelant, il avança vers le nouveau lit du fleuve, s'agenouilla et but comme un animal solitaire. Puis il s'allongea sur le bord sablonneux, se laissa recouvrir par l'eau et se releva. L'eau vive lui ayant rafraîchi le corps entier, courageusement, il entreprit de longer la rive.

Traverser à la nage eût été de la folie, il était encore brisé par l'épreuve qu'il venait de subir mais sa détermination était intacte. Il marcha le long des arbustes et des herbes mêlées d'ajoncs, sans doute plusieurs heures avant de trouver un passage à gué. Il glissa maintes fois mais parvint à atteindre l'autre rive où très vite la végétation devint plus dense, presque hostile par l'imbrication de toute espèce de plantes et de buissons. Il affronta les champs de chardons cruciformes dont certains étaient aussi hauts que lui, les arbres épineux, les ronciers gigantesques qui croisaient leurs lianes en arceaux et qui, malgré tout le soin qu'il prenait pour les contourner, lui laissaient çà et là de longues griffures cuisantes.

Combien de jours, de mois peut-être, resta -t-il enfermé dans cet enfer ? Le temps se comptait-t-il toujours, ici ? Ce lieu n'appartenait-il pas à un autre espace, une antichambre du Hadès ?

Il traversa les ravins pierreux, suivis de crêtes accidentées, les près desséchés, les carrières éventrées, les bois obscurs et touffus et les terres semées de cailloux et de rocs énormes. Tout le pays semblait connaître un abandon extrême, si extrême qu'il ne fut pas étonné de ne croiser la route d'aucun homme et d'aucun animal.

C'était un lieu où l'espoir même ne pouvait germer et pourtant il était là, lui, et il devait continuer sa route.

Il se nourrissait rapidement lorsque sa vue commençait à se troubler et que son souffle devenait court, lorsqu'il sentait un léger tremblement de faiblesse le saisir. Alors il s'asseyait pour puiser dans une musette en bandoulière, un peu de tout ce qu'il y avait mis au gré de sa marche : des noix sauvages, des nêfles, des épis de graminées et des fruits inconnus à la fois gluants et âpres mais qui lui coupaient la soif.

Où étaient-ils donc tous allés ? et où allait-il lui-même avec autant de volonté ? Il lui semblait être le dernier survivant d'une harde qui continuait à obéir à l'instinct migratoire. Un souffle puissant le portait, allégeant la fatigue, la transformant en une émotion qui lui battait les tempes et lui faisait oublier son corps tout entier. Il était comme habité, capable de mourir dans cet effort sublimé.

Chaque jour il mesurait l'intensité de la force qui le portait en avant ; cela pouvait durer toute une vie, peut-être même au-delà, une progression sans fin.

Il se sentait comme un fleuve qui doit suivre son cours, ne se souvenant pas de la source, ne connaissant pas les terres de l'aval, mais s'y précipitant comme par gravité.

Il ne savait pas depuis combien de temps il marchait, ce n'était pas une question qu'il se posait ; tout s'écoulait naturellement mais avec le rythme soutenu d'une mission dont le but n'était pas révélé. Tous ses sens, toute sa force étaient tendus vers cet aboutissement imprécis et pourtant impérieux.

Un jour, il arriva à l'entrée d'une vallée qui lui parut riante, presque attirante. De l'endroit où il était, il devinait une vaste étendue plane entourée de collines ; le tout baignait dans une verdure irisée de rayons grâce au soleil qui filtrait sur l'épaule de deux montagnes. Une légère brume bleue flottait sur les bords presque circulaires de la plaine. Debout, au pied d'un groupe de grands sureaux couverts de fruits mûrs, il admirait le paysage tout en mangeant des

baies violettes et douçâtres, quand il lui sembla entendre un bruissement venu du bosquet proche. Il pensa avec plaisir « sans doute un animal effrayé » et il décida de passer la nuit à l'abri des sureaux.

Le lendemain, il s'éveilla avec le sentiment d'être observé. Aussitôt, à une trentaine de pas de lui, derrière un massif d'arganiers, il aperçut une silhouette, une biche aux aguets ; son cœur se mit à battre ; bien qu'il n'ait pas eu de sentiment de solitude jusque-là, il s'aperçut que cette présence lui faisait du bien. Il décida de ne rien tenter, de laisser les choses aller.

Tout en mangeant des poignées de baies, il en récoltait qu'il mit dans son sac et il entreprit de traverser la plaine. L'herbe était haute jusqu'à mi-cuisse et si dense que son chemin faisait comme une raie dans une chevelure. Au bout de quelques heures, il jeta un regard en arrière pour mesurer la distance parcourue et là il vit (...)